



Sophie Jodoin

d'un seul souffle

Dès l'instant où j'ai eu envie d'écrire ce compte rendu, en voyant l'exposition *d'un seul souffle* de Sophie Jodoin, à Artex, une simple idée s'est installée qui ne m'a pas quitté.

C'est peut-être vrai pour toute proposition artistique, mais celle de Jodoin m'est apparue plus que jamais comme une affaire de rendez-vous. Cette impression remonte au moment où je contribuais au petit livre *Sophie Jodoin. Drawing Shadows: Portraits of my Mother*, série sur le vieillissement de la mère de l'artiste, par un court essai composé à l'heure où mon propre père s'éteignait, en 2004. Depuis, j'ai suivi l'artiste, la transformation tranquille de sa pratique au gré d'une sensibilité inouïe pour le texte et l'archive, mais souvent, pour toutes sortes de raisons, à distance. Ces rendez-vous manqués n'ont toutefois jamais éteint l'intérêt que suscite chez moi son travail récent.

J'ai peut-être accroché à *d'un seul souffle* parce que la figure maternelle fait un retour, parce que s'y dessine « le portrait d'une mère composé par sa fille à travers les voix multiples qu'elle rassemble », comme le dit Jodoin dans l'opuscule accompagnateur. Mon attention a immédiatement été captée par la vue du petit livre produit il y a presque 20 ans à l'entrée de l'exposition, ouvert précisément à la page où l'artiste dédiait le livre à sa mère : « pour ma mère / for my mother. » La dédicace toute simple d'alors embrasse aujourd'hui l'installation vidéo qui se déroule dans la salle adjacente, telle une invocation à travers le temps.

Invitée à une résidence de création par Artex, lieu « d'histoire et de mémoire [...] fondé par des femmes », rappelait l'artiste dans *Le Devoir* (14 janvier 2023), Jodoin a écumé pendant plus d'un an, et ce, systématiquement, en ordre alphabétique, les boîtes consacrées aux documents d'archives correspondant à la présence d'artistes femmes. Elle a ainsi fouillé dans la documentation pour remonter le temps à la rencontre de femmes dont la trace de la

contribution à l'art a été préservée, mais qui est trop souvent demeurée dans l'ombre. Selon un rituel qui s'est construit dans la durée, Jodoin a contraint son calendrier à l'effort de révélation que décrit la commissaire et poétesse Mojeanne Behzadi dans l'opuscule : « Au cours de ce projet de longue haleine, elle a pris soin des dossiers consultés et les a traités avec un respect absolu, élaborant un processus rigoureux pour examiner leur contenu. »

Pour créer le « collage filmique » présenté en salle, selon l'expression heureuse de Behzadi, Jodoin a photographié, sur le coup de la rencontre, suffisamment d'images fixes pour nourrir un défilement de plus de 20 minutes. C'est dans l'immédiateté de la découverte que ces images ont été captées par la caméra de son téléphone cellulaire. Elle les a ensuite soumises à un procédé de transfert qui n'est pas sans rappeler le destin de nombreuses productions technologiques dans les musées, soit une actualisation visant à assurer leur survie dans le temps.

Ainsi, ces éléments d'archives ont été transformés une fois de plus par le photocopieur, puis encore par le traitement numérique, avant d'être remis dans un ordre qui favorisait un devenir intime des documents que leur conversion impliquait déjà. Cette mutation mime l'ajout d'un filtre granuleux qui confère une qualité presque tactile aux images, mais aussi une apparence fantomatique. La mise en lumière fait émerger ces images bien qu'elles continuent de cultiver une fragilité que leur montage accentue. Le fait d'avoir projeté le film sur un écran physique, comme une grande page appuyée au mur, donne l'impression que ce journal de recherche devient palpable, mais que la vulnérabilité, elle, demeure.

Entre l'« *In my dreams* » qui ouvre le film et le « je t'aime », jadis adressé à quelqu'un d'autre, qui le termine, se distinguent plusieurs écritures et graphies. Celles-ci

Sophie Jodoin

d'un seul souffle, vues d'exposition, 2023.

Photos : Éliane Excoffier, permission de l'artiste



tissent un fil dont les méandres proposent un effet de narration dans lequel se déploie ce souffle que le titre de l'œuvre aurait pu jouer au pluriel : « des souffles ». Accompagné d'une trame sonore minimaliste de l'artiste Karen Trask, dont les deux seules notes espacées au piano rapprochent du vide, l'inventaire réinventé aménage des espaces de rêve dans lesquels la pluie se change en pleurs, les nuages qui les ont fait naître deviennent des replis de peaux, le temps défile et passe et les yeux parfois baissent, réécrivant un roman de la vieillesse. Des images semblent familières, reconnaissables, des manières aussi, comme des portraits et des styles. Chercher à deviner des noms derrière l'apparition de ces documents photographiés est un jeu qui s'avère rapidement vain. On ne saurait réduire cette œuvre à une chasse au trésor. L'artiste aura eu la délicatesse de dresser, à la sortie de l'exposition, un mur hommage où elle décline la liste des 135 artistes, autrices et poétesses dont le film nous a fait parcourir des bribes de créations et de paroles. L'écriture même proposée par le film importe bien davantage, sa refonte des archives.

L'installation *d'un seul souffle* s'aligne sur ce qu'il serait approprié de voir comme un renouvellement des usages de la documentation. Jodoin recharge l'archive par la narration ouverte que constitue la mise en séquence de ses trouvailles. Par ce désir de plonger dans la vie et la carrière de ces femmes, elle parvient à les placer sous un éclairage qui, vu sa sensibilité, n'avait aucune chance d'être littéral. L'œuvre découle plus volontiers d'une série de rendez-vous avec l'histoire de ces artistes dans l'espoir d'esquisser un récit pénétrant d'une nature que l'histoire de l'art a souvent escamotée. À la sortie de la salle de projection, d'ailleurs, un dernier vertige nous attend tandis que nous sommes encore sous le coup de l'émotion. La vision imposante des mobiles de rangement de la collection d'Artex te donne la

pleine mesure du travail sans pareil accompli par Jodoin, puis de toutes ces vies de femmes, encore, que son œuvre invite à recomposer.

Bernard Lamarche

Artex te, Montréal
du 14 avril au 22 juin 2023